

L'héroïne goncourtienne

Entre hystérie et dissidence

Bearbeitet von
Barbara Giraud

1. Auflage 2009. Taschenbuch. XII, 227 S. Paperback

ISBN 978 3 03911 971 4

Format (B x L): 14 x 22 cm

Gewicht: 330 g

schnell und portofrei erhältlich bei

**beck-shop.de**
DIE FACHBUCHHANDLUNG

Die Online-Fachbuchhandlung beck-shop.de ist spezialisiert auf Fachbücher, insbesondere Recht, Steuern und Wirtschaft. Im Sortiment finden Sie alle Medien (Bücher, Zeitschriften, CDs, eBooks, etc.) aller Verlage. Ergänzt wird das Programm durch Services wie Neuerscheinungsdienst oder Zusammenstellungen von Büchern zu Sonderpreisen. Der Shop führt mehr als 8 Millionen Produkte.

Le Romantisme
et après en France

Romanticism
and after in France

Volume 16

Barbara Giraud

L'héroïne goncourtienne

Entre hystérie et dissidence

Peter Lang

Introduction

Le paradoxe goncourtien se résume en cette phrase :

Il est bien étrange que ce soit nous, entourés, encombrés de tout le joli du 18^e siècle, qui nous livrions aux plus sévères et presque aux plus répugnantes études du peuple ; que ce soit nous, chez lesquels la femme a si peu d'entrée, qui fassions de la femme l'anatomie la plus sérieuse, la plus creusée, la plus intime.¹

Bien connus pour être des célibataires misogynes, leur paradoxe consiste à concentrer tout leur pouvoir d'analyse de la société de leur temps et à dénoncer les pressions multiples qu'exerce cette dernière sur la femme. Le principe d'individuation féminine, la « féminilité », comme l'a définie Edmond dans les années 1880, sont au cœur d'une œuvre qui met à jour, dans toutes les classes de la société, la condition féminine de la deuxième moitié du 19^e siècle.

Aristocrates dans un siècle bourgeois, attachés aux valeurs de ce 18^e siècle qu'ils ont contribué à remettre en valeur, Edmond et Jules de Goncourt n'en sont pas moins hommes de leur temps, fins observateurs chez qui abondent « les fines impressions nerveuses [...] par-delà les frémissements du mot, une vibration presque inquiétante de tout l'être »², exprimant une sensibilité extrême qu'ils cultivent et qui fait d'eux des écrivains placés sous le signe encore paradoxal de la Modernité. Depuis leur position sociale excentrée, ils se sont engagés dans une écriture qui se préoccupe principalement de décrire, dans sa vérité sociale, une série d'individus eux-mêmes pris dans des déterminismes (physio-psychologiques et sociaux) auxquels ils sont soumis. Leur position particulière, aussi bien en tant qu'individus

1 I : 1075–1076, 30 mai 1864.

2 P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine (1883–1885)*, vol. 2 (Paris : Plon, 1926), p. 151.

qu'en tant qu'écrivains, dans le champ des études littéraires a contribué à la rareté des analyses de leur œuvre prise dans sa globalité. Leurs textes sont reconnus pour leurs dimensions multiples et parfois paradoxales à la fois dans le style et dans la création même.

Ce qui nous intéresse ici est la façon dont la littérature contemporaine s'est emparée du tournant dans le monde médical. En effet, dans les années 1860 lorsqu'une approche psychologique de la science s'est substituée à la physiologie en tant que nouvelle branche médicale. Les Goncourt sont au cœur de cette entreprise d'appropriation de la science par la littérature : notre recherche se base sur un corpus de sept romans, chacun étant une « étude de cas » physio-psychologique de la femme, particulière à une classe ou une certaine partie de la société : *Soeur Philomène* (1862), *Renée Mauperin* (1864), *Germinie Lacerteux* (1865), *Madame Gervaisais* (1869), *La fille Elisa* (1877), *La Faustine* (1882) et *Chérie* (1884). Le 19^e siècle tout entier entreprend le projet de l'affirmation de l'individu et de sa mise en relation avec les institutions de la nouvelle société bourgeoise. Les frères Goncourt passent d'une conception de classe sociale donnée dans le choix de leurs titres, par exemple *Les Hommes de lettres*, *La Jeune bourgeoisie*, *Les Artistes* à des titres éponymes tels *Charles Démailly*, *Renée Mauperin*, *Manette Salomon*. Cette évolution est une précieuse indication du fait que l'individu constitue désormais un sujet complexe qui a besoin d'être étudié. Ce changement dans le choix de leurs titres montre aussi leur volonté de se concentrer sur l'individu dans le but de transmettre un discours sur la société. En hommes de leur temps, ils s'intéressent à la question sociale, notamment celle concernant le peuple et les femmes, mais moins pour des raisons politiques que comme une ressource narrative. Les individus que les Goncourt mettent en scène sont présentés de façon isolée, non pas pour renforcer, comme chez Zola, le sentiment de cohésion sociale chez les basses classes par exemple, mais pour examiner un parcours humain, singulier, dans un milieu donné. Il n'est pas question, pour nos auteurs d'entreprendre une réification du peuple.

Le but de la création des Goncourt est exprimé dans *Charles Démailly* (1860), à travers le personnage de Charles qui écrit un roman intitulé *La Bourgeoisie* :

[il] voulait s'élever à la synthèse sociale, peindre dans son plein épanouissement la *ploutocratie* du XIX^e siècle et intéresser l'attention du public, non par la tragédie des événements, le choc des faits, la terreur et l'émotion matérielles de l'intrigue, mais par le développement et le drame psychologique des émotions et des catastrophes morales. (CD 99)

Cette mise en abyme de leur création permet de comprendre que leur écriture est bien de l'ordre de l'étude minutieuse des affects propres à une esthétique décadente. Elle met la névrose, la folie dégénéréscente au premier plan et c'est cet aspect qui nous intéresse ici.

Le terme de « névrose » est utilisé pour la première fois par un médecin écossais, William Cullen en 1769 pour désigner les maladies mêlant à la fois les affections nerveuses et les troubles de la personnalité dont l'hystérie est une des manifestations. Selon le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (1864), ouvrage de référence en science médicale, une définition de l'hystérie ne peut être donnée. De fait, on perçoit bien la difficulté de définir cette maladie dans l'entrée suivante :

L'hystérie est un véritable protée [...], c'est une maladie bien nette, bien séparée des autres dont les grands principes sont établis 1- l'hystérie est une névrose [...] nous n'en connaissons pas la lésion caractéristique mais le système nerveux n'est pas dans son état normal [...] ; 2- la fugacité des symptômes fait une place à part à l'hystérie parmi les autres névroses ; on remarque la mobilité des manifestations ; 3- névrose qui peut simuler toutes les maladies du système nerveux.³

Les termes contenus dans cette définition, névroses, hystérie et donc, folie sont largement au cœur de la préoccupation goncourtienne, préoccupation qui est aussi celle du philosophe Michel Foucault dont nous allons utiliser les analyses sur la folie, la sexualité et les institutions. L'étymologie même du mot hystérie, « utérus » en grec, depuis Platon, implique et ce, jusqu'à

3 Dechambre, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (Paris : Masson, 1864-1889), pp. 241-242, Edition de 1892.

Georget en 1824,⁴ que la maladie est propre à la femme et aux irrégularités du fonctionnement de son utérus⁵ puis de son sexe.

Selon Foucault, le sexe a reposé sur deux notions au 19^e siècle : la biologie de la reproduction (en rapport avec une normativité requise par la société bourgeoise et véhiculée par une pratique scientifique investigatrice, garante de la vigueur physique) et une médecine du sexe dont le discours est fondé sur le non-dit, le caché, « la volonté de non-savoir ».⁶ « L'hypothèse répressive » sur laquelle repose l'œuvre de Foucault qui postule que le sexe était tabou, est certes réfutée par Roy Porter.⁷

Il n'empêche qu'aveuglements et refus caractérisent le discours savant tenu sur le sexe au 19^e siècle : on ne voyait pas dans l'hystérie, dans la névrose,

- 4 Le Docteur Emile Georget est le premier à avoir orienté les recherches sur le siège de la maladie, à placer le délire comme un symptôme du dérangement mental. Il prône une médecine mentale plus scientifique qui va au-delà de la manifestation des symptômes pour retourner aux sources organiques.
- 5 Pour des références historiques à l'évolution de la conception de l'hystérie, on peut consulter : Y. Knibiehler et C. Fouquet, *La Femme et les médecins, analyse historique* (Paris : Hachette, 1983) ou encore J. Goldstein, *Console and Classify : the French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century* (Cambridge : Cambridge University Press, 1987).
- 6 M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, vol. 1, *La Volonté de savoir* (Paris : Gallimard, 1975), p. 74.
- 7 R. Porter, « The Literature of Sexual Advice before 1800 », pp. 134–157, in *Sexual Knowledge, Sexual Science : the History of Attitudes to Sexuality* (Cambridge : Cambridge University Press, 1994), pp. 150–151. La répression et la censure, à l'époque moderne, travaillaient de façon subtile mais le genre littéraire omis par Foucault dans son étude et que prend en compte Porter, est la littérature de conseils sexuels. Cette littérature aurait largement contribué à la dissémination du savoir-faire en matière de médecine ou de bonnes manières en s'adressant à la fois au soldat et à la femme au foyer. Porter soutient que le silence du sexe était maintenu non pas par la répression mais simplement parce que ce n'est pas un sujet sur lequel il était/est facile d'écrire. Les micro-réalités de chaque foyer, chaque famille, des maîtres et des servants ont été mises à jour en investiguant les conflits complexes intra personnels, les duplicités et complicités, contrôles et résistances, sûrement par la lecture de ce que Foucault a lui-même négligé, la littérature de conseils sexuels comme partie du vaste projet de popularisation de l'expertise.

autre chose qu'une maladie du sexe. C'est ainsi que la femme hystérique se positionne dans ces relations de pouvoir, comme Nicole Edelman l'a montré.⁸ Privée de tout autre moyen d'expression c'est par son corps même, inscrit sous le signe de la chair, que pour la femme le point de codage stratégique se constitue et s'érige en comportements de résistance. L'aveu tout comme le non-dit, le silence, font partie d'énonciations qui véhiculent et produisent un discours de pouvoir, qui « le renforcent mais aussi le minent, l'exposent, le rendent fragile ».⁹

Dans chaque roman des Goncourt à l'étude ici, la sexualité est un instrument, un point d'ancrage et de passage du pouvoir. Chez Foucault, la question de la sexualité s'inscrit dans la promotion de la psychologie en tant que science, comme discipline du lien social ; elle justifie alors un champ de normalisation qui va jusqu'au cœur de la famille. D'après lui, la psychologie envahit la sphère privée pour mieux la contrôler et la soumettre, alors que selon Marcel Gaucher, au contraire, la psychiatrie promeut la folie comme objet de science.¹⁰

Foucault n'est pas le seul à aborder le corps dans sa considération historique en faisant de la sexualité le centre des discours et pratiques sociales du 19^e siècle. Si pour le philosophe français la norme est la société bourgeoise, Laqueur quant à lui, ancre son approche non pas dans une norme sociétale mais dans les représentations du corps elles-mêmes, dont celles du corps masculin.¹¹ Sa thèse sur la femme qui ne serait que l'image inversée de l'homme demeure sans doute trop simpliste et ne saurait entrer

8 N. Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérique : du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre* (Paris : Ed. de la Découverte, 2003).

9 M. Foucault, 1975, p. 133.

10 M. Gaucher et G. Swain, *A la recherche d'une autre histoire de la folie* (Paris : NRF, 1994). Avec Gladys Swain, ils se placent tous deux directement du côté de la psychiatrie comme mouvement de conquête de l'espace subjectif pour analyser la naissance de l'asile moderne au 19^e siècle alors que Foucault demeure au-dehors.

11 T. Laqueur, *Making Sex : Body and Gender from the Greeks to Freud* (Cambridge, Massachusetts et London : Harvard University Press, 1990), p. 6. Pour lui, le moment déterminant est la découverte à la Renaissance, du clitoris par Renaldus Colombus qui l'associe au sexe masculin. L'absence de spécificité de genre a pour conséquence

pleinement dans le cadre global de notre étude, cependant l'aspect de sa réflexion axé sur le « désir » nous est utile ici. La découverte du corps de la femme dans sa dimension ontologique n'est pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser et comme Foucault aussi l'a démontré, liée à l'avancement de la science mais plutôt à une évolution épistémologique et au contexte politique de la fin du 17^e siècle. Laqueur situe sa théorie de la biologie de l'incommensurabilité des sexes dans l'histoire du désir. Or, c'est précisément de désir que se consomment les héroïnes goncourtiennes et puisqu'il en est question de façon plus ouverte chez le personnage de l'actrice, c'est à ce moment que nous y reviendrons. La biologie de la différence est née et a été renforcée par Darwin qui fournit un matériel illimité pour envisager la différenciation sexuelle. La naturalisation radicale du corps et la réduction de la femme à ses organes marque alors la différence incommensurable entre les sexes et justifie ainsi un comportement social et culturel de la part des hommes. Un glissement s'opère alors de la notion de sexe vers le statut sexuel par le prisme de la menstruation :

Les règles sont devenues, dans leurs aberrations, l'unique et distinctif processus de reconnaissance de la femme. [...] Le comportement caché des femmes, tout comme leur ovulation, pouvait être rendu manifeste en l'associant aux comportements plus transparents observés chez les animaux. [...] Le corps pouvait alors tout dire et son contraire.¹²

L'essence de la femme, pour Laqueur s'élabore comme une corporation sexuelle telle que les Goncourt l'envisagent dans une certaine mesure puisque leurs « monographies » concernent souvent la petite fille ou la jeune fille s'apprêtant physiologiquement à devenir femme. Foucault, de façon différente, s'efforce de montrer que le sexe et sa constitution en tant que discours n'est possible que parce qu'il est l'objet d'un pouvoir qui fonctionne à l'injonction du savoir.

l'occultation de l'identité sexuelle féminine puisqu'elle est associée par défaut à la sexualité masculine.

12 T. Laqueur, p. 217, traduit par moi-même.

C'est donc une approche historique que nous allons suivre afin de remonter au moment d'émergence, à l'épistémè de la médicalisation de l'hystérie et de la folie mais aussi de l'écriture goncourtienne. Nous tenterons dans cette perspective, de démontrer que cette écriture, au-delà des apparences, est une écriture de la subversion, de la remise en cause du pouvoir.

Nous pouvons postuler que la subjectivité – c'est-à-dire l'individualité d'une œuvre – est en effet construite par les discours et idéologies dominantes. Les notions de « sujet » et de « pouvoir » cependant, ne sont pas figées et les textes littéraires, par leur ouverture et multivocité sont un vecteur des voix marginales, résistantes au pouvoir. En suivant la réflexion de Foucault, la question de la subversion peut être abordée de la façon suivante : les textes goncourtiens semblent à un premier niveau de lecture soutenir l'idéologie contemporaine et dominante et cependant, ils expriment *en même temps* comment l'apparente cohérence de l'ordre socioculturel dominant est menacée de l'intérieur, par les contradictions et les tensions internes qui caractérisent tout ordre social. Notre travail vise à résoudre la problématique émergente suite à une lecture approfondie des textes : en dépit d'une idéologie qui vise à expliquer et à contrôler l'« a-normalité », est-ce que le corpus goncourtien étudié ici n'est pas le lieu où les contradictions et les tensions sont prises en compte et elles-mêmes mises en scène ? Nous tenterons donc de mettre en évidence dans les travaux des Goncourt une lecture de la *dissidence* qui permet d'entendre les marginaux ou exclus sociaux : donner « droit au roman » à des personnages en marge au sein d'une littérature elle aussi en marge du champ culturel, telle est selon nous, l'entreprise des deux écrivains.

L'approche entreprise ici implique une référence non exhaustive mais représentative des traités médicaux contemporains des Goncourt, susceptibles d'avoir été lus par eux. En effet, afin de mieux comprendre le discours des Goncourt concernant « le névrosé », « l'hystérique », « la folle », « la religieuse » et même « l'actrice » dans leur cas, il est indispensable de procéder à une démarche historique en remontant à la source de l'information scientifique et surtout médicale de leur époque. Cette démarche foucauldienne se situe à l'intersection des discours littéraire et médical et tente d'aborder le travail des Goncourt sous un angle nouveau : la façon

dont ils ont utilisé leurs connaissances médicales pour exprimer, dans leurs romans, leur opinion sur la façon dont la société bourgeoise traite les problèmes « d'anormalité » et de rapport à autrui dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Cette approche est limitée dans le sens où la question de « gender » ou de statut sexuel ne sera pas discutée de façon approfondie.¹³

Les œuvres goncourtienne suivent une évolution qui correspond à une époque, la seconde moitié du 19^e siècle. Cette littérature qui se veut « scientifique » l'est à la fois dans son élaboration, sa composition et aussi dans sa conception esthétique. C'est selon les différences de classes sociales que nous nous proposons d'aborder ces œuvres, de la même façon que les frères Goncourt entendaient analyser aussi la société. Selon Foucault, les « basses classes » n'ont pas fait partie du dispositif de sexualisation dans le même temps que les classes supérieures, ce n'est qu'à partir des années 1830 environ que l'on commence à s'intéresser aux populations ouvrières, grâce surtout aux premières études poussées sur la condition de vie de ces populations menées entre autres, par Louis-René Villermé.¹⁴ Tout un programme de « moralisation des classes pauvres » en milieu urbain est mis en place par un développement du contrôle judiciaire et médical des perversions sous couvert de protéger la société et la génération. Selon le philosophe, cette technologie de contrôle a entraîné des conflits, des lignes de partage qui ont dû être érigées entre le dispositif de sexualité bourgeois et celui que cette même bourgeoisie attribuait d'emblée au prolétariat. Ainsi, les défaillances du sexe des basses classes justifiaient une condition d'infériorité.

A partir de ce moment-là, dans son heurt à la spécificité d'autres sexualités, la sexualité bourgeoise elle-même, est devenue motif de répression. Le sexe est non seulement un secret (soumis à l'aveu, la confession) mais il

13 Cet aspect, on le sait, était important pour Foucault mais nous n'entrerons pas dans le débat qu'a mené le mouvement du *Cultural Materialism* qui voit dans les textes dissidents du passé, dans leur subversion, leur transgression, les interventions politiques d'aujourd'hui.

14 L.R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Paris : J. Renouard, 1840).

est devenu un danger¹⁵ de par le silence dont il a été entouré. C'est dans ce jeu du non-dit, que la psychanalyse trouvera sa légitimité : l'aveu comme « injonction à lever le refoulement », la tâche de la vérité est tout à coup liée avec la question de l'interdit. « C'est par le sexe que chacun doit passer pour avoir accès à sa propre intelligibilité, à la totalité de son corps, à son identité ».¹⁶ L'individu ne peut s'affirmer que dans la reconnaissance de son sexe, et le 19^e siècle est le siècle de l'individualisation. Tant que les « basses classes » n'auront pas leur propre dispositif de sexualité, d'après Foucault, il n'est possible d'en parler qu'en termes d'écart, de perversité et de perversion.

Les personnages féminins des Goncourt sont caractérisés par la déprivation de leurs sens (Germinie, tout comme Philomène, Elisa et également Chérie). Foucault évoque cette perversion comme la mise en place d'une stratégie de psychiatrisation. L'instinct sexuel est instauré dans corps biologique et psychique autonome. Faire l'analyse clinique de toutes les formes d'anomalies dont cet instinct peut être atteint revient à établir une forme de pathologisation. Le sexe est rapporté à des fonctions biologiques qui lui donnent son sens, sa référence à un instinct qui rend possible l'apparition de conduites perverses fait basculer son dispositif dans la pathologie. Les romans des Goncourt semblent être à la première lecture, l'illustration exacte de ce dispositif. Après une lecture rapprochée, toutefois, on s'aperçoit qu'ils dénoncent en fait cette manœuvre par laquelle la médecine se dégage de la sexualité pour la rattacher à une médecine du corps, de l'organique dans ses déviations acquises, ses infirmités, ses écarts.¹⁷

15 M. Foucault, p. 170.

16 Ibid., p. 205.

17 M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, vol. 1 *La Volonté de savoir* (Paris : Gallimard, 1976), p. 157. L'analyse de l'hérédité place le sexe en son centre comme responsable de toute perversion biologique par rapport à l'espèce. C'est par lui que les maladies se transmettent ou sont créées, il peut donc mettre en danger les générations futures. Les théories de la dégénérescence proviennent directement du sexe et s'articulent autour d'une médecine des perversions et justifient ainsi l'implantation d'instances à la fois sociales, juridiques, psychiatriques, médicales destinées à canaliser toute cette « technologie du sexe ».

Les frères Goncourt, à travers l'élaboration symptomatique de l'hystérie et de la névrose qui constitue la vie de chacun de leurs personnages, semblent adhérer au discours de pouvoir véhiculé par la science moderne qu'est la médecine dans la société bourgeoise. Une analyse approfondie de leurs textes montrera cependant une fracture dans leur représentation du discours médical : bien qu'ils soient en accord avec le discours médical sur la fonction biologique de la femme et de son sexe, ils utilisent ce même discours de façon subversive pour remettre en question sa propre institutionnalisation. Ils contestent ainsi l'une des stratégies complexes de la société bourgeoise qui cherche à établir son discours de pouvoir en le faisant légitimer par la médecine. C'est pourquoi seule l'analyse d'un corpus représentatif permet de discerner au centre de cette œuvre paradoxale une parole qui résiste au nom de l'individu-femme en minant le discours médical qui l'emprisonne et la réduit à un corps malade.

Nous allons ainsi voir comment les Goncourt démontent pièce par pièce la mécanique institutionnelle de la société du Second Empire (famille, religion, prison, art) plaçant la femme, son corps et sa sexualité en son centre en tant qu'enjeu nodal d'un lieu de résistance au principe destructeur de la puissance normative du discours de pouvoir.